

DONNEZ

Vous aviez tout un pain pour déjeuner,
S'il en reste un morceau sur votre table,
Donnez-le nous ; le riche doit donner
Aux premiers froids de l'hiver redoutable.

Ne perdez pas les miettes du dîner,
Elles feront un repas délectable
Aux oiseaux qui ne vont plus butiner
Le mil par les champs d'aspect lamentable.

Malgré l'hiver nous ne cesserions pas
De chanter, si nous avions nos repas,
Pour l'amour de Dieu, sous votre fenêtre.

Egrenez-nous la mie à pleine main,
Dans la neige aux blancs reflets du chemin ;
Donnez sans voir, sans compter, sans connaître.

ENVOI

Prière des oiseaux

Où, nous avons connu la faim,
Les nuits sans toit, l'hiver sans fin,
Les pieds dans la neige glacée
Et vu le riche en ses salons
Se rôti au feu les talons
Sans que nous hantions sa pensée :

Aux riches qui ne veulent pas donner
O Dieu très grand, pardonnez, pardonnez.
Bien que dessous la neige haute,
Ensevelis, morts par leur faute,
Gisent des frères, pardonnez....

O Dieu très grand, bénissez, bénissez ;
A votre tour, aux bons riches, donnez ;
Ils nous ont, d'une main amie,
Tout l'hiver, égrené la mie,
O Dieu très grand, bénissez, bénissez !

Hugues Le Roux

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, décembre 1895.

Tout Paris est ému de la mort du grand romancier, de l'illustre écrivain, de l'incomparable auteur dramatique qu'était Alexandre Dumas, dont les Lettres porteront éternellement le deuil.

Je viens de lire les lignes admirables que François Coppée, dans le *Journal*, consacre au glorieux disparu.

En voici quelques unes :

A cette heure où la France prend le deuil d'un de ses plus glorieux fils, où s'éteint l'un des astres les plus brillants de la couronne d'étoiles intellectuelles : à cette heure où j'apprends la mort subite et si inattendue d'Alexandre Dumas, j'ai, plus qu'un autre peut-être, le devoir de tâcher d'être l'interprète de la douleur de tous.....

C'est le cœur gros de chagrin que j'écris ces lignes, et l'on ne peut attendre de moi que je retrace aujourd'hui l'admirable carrière du grand écrivain que nous pleurons, et ses victorieuses étapes.

Alexandre Dumas est, sans conteste, le plus puissant des auteurs dramatiques de notre temps. Sa conception du théâtre est forte, simple et, au fond, absolument classique. Il a le dédain des intrigues ingénieuses, de ce qu'on appelle, dans l'argot des coulisses, les ficelles. Chez lui, l'action impétueuse court au dénouement, les tirades sont d'une mordante éloquence, le dialogue étincelle en éclairs d'épée. Ses personnages brûlent d'une vie intense, se profilent en types, s'affirment en caractères. Mais il n'est point seulement, comme la plupart des auteurs comiques, un satirique et un peintre de mœurs. Il soutient des thèses, il pose des questions, il prétend faire triompher des idées, paradoxales quelquefois, audacieuses toujours, très souvent saines et vraies. C'est le plus sincère et le plus indépendant des penseurs et des moralistes.....

Plus loin, dans le même article, le célèbre poète ajoute :

Nul ne pouvait prévoir alors le coup de foudre qui allait

renverser le robuste Maître, sur qui l'âge semblait n'exercer aucun ravage, cet hercule, fils d'un autre hercule de ce conteur shakespearien qu'on appelait le Bon Géant et qui lui avait transmis sa force physique et son génie. Alexandre Dumas, qui me racontait, tout récemment, dans une conversation intime, ses héroïques habitudes d'hygiène, et qui semblait destiné à dépasser les limites ordinaires de la vie, cet homme, si vigoureux, ne voyait pas, derrière lui, dans l'ombre, la Mort, sinistre bûcheron, qui, déjà, prenait son élan et levait sa cognée.

Du moins, il meurt en pleine gloire.....

L'œuvre d'Alexandre Dumas est faite pour demeurer.

La disparition de ce mâle écrivain, de ce philosophe hardi, de ce cerveau sans entraves, va causer chez nous et au loin, une sincère tristesse. Aussi bien sommes-nous consternés d'avoir vu, en si peu de temps, tomber les plus grands et les meilleurs—Taine, Renan, Leconte de Lisle, Pasteur, Alexandre Dumas !—et nous demandons avec anxiété qui prendra leur place.....

Que puis-je dire, après cette si magnifique appréciation ?

Rien.

Je m'incline devant la mort, et ce n'est pas à moi qu'il appartient de critiquer quelque chose dans l'œuvre de celui qui n'est plus et qui, incontestablement, fut l'un des plus grands écrivains de la France.

* *

Dernièrement, un Canadien m'écrivait pour me demander comment il devait faire, ayant une forte réclamation à recouvrer d'un marchand français qui la lui contestait.

Je l'adressai à M. Charles Le Moyne de Montigny, avocat du commissaire-fédéral à Paris, et qui a son bureau au n° 43 de la rue du faubourg Saint-Honoré.

Le compatriote dont je parle m'écrivait maintenant pour me remercier du succès obtenu par M. de Montigny ; tout le mérite est à ce dernier.

J'en suis heureux, et j'invite les Canadiens, qui seront dans des circonstances analogues, à s'adresser à lui, en espérant le même résultat.

* *

Parmi les jeunes médecins canadiens travaillant à acquérir la science souveraine à Paris, je veux offrir des félicitations bien méritées au Dr S. Martel, entré l'été dernier comme assistant-chef de clinique chez le fameux oculiste Landolt.

Déjà le Dr Martel suivait, avec succès, les cliniques diverses de Paris, de Macker, de Châtellier, etc.

Certainement qu'il y a beaucoup de nullités dans le nombre des esculapes briguant la faveur du public, c'est pourquoi,—comme Canadien,—je suis heureux de signaler, en passant, un véritable homme de mérite.

* *

La prochaine fois, je vous présenterai le maître écrivain du *Journal* et du *Figaro*, l'homme de lettres illustre que la France acclame déjà : M. Hugues LeRoux.

Raoul Bousseau

CONTE DE NOEL

Ils allaient droit devant eux, Charlot tenant la main de Pierre. Pierre, c'était l'aîné : huit ans, presque un homme, puisqu'il commandait, mais en ses yeux bleus immenses, aux paupières rougies de froid, bistrées par la misère, rayonnait la confiance quand même, l'illusion espérante de l'enfant. Il traînait ses petites

jambes en de trop longues culottes percées, une veste toute mince lui battait les reins et ses pauvres jolis cheveux bouclés couleur de lune, s'ébouriffaient piteusement. Charlot, cinq ans, une robe de fille effrangée ; sa menotte, raidie par le froid, blottie entre les doigts glacés de Pierre ; et, serrés comme des moineaux frileux, ils allaient, les yeux agrandis par les lumières des boutiques, les lèvres tremblantes.

Un voile fin de brume pâle mettait aux choses des contours imprécis, "flou", vacillants. Dans Paris la foule se ruait compacte, pressée, bousculante, affairée, ce soir de veille de Noël. Des commissionnaires passaient, les épaules chargées de mystérieux paquets à bruits de soie froissée ; d'autres portaient des fleurs qu'emmitoufflaient de larges ailes de papiers blanc. Les voitures roulaient, trottaient, galopaient.

Pierre et Charlot regardaient. Devant un marchand de jouets ils s'ébahirent : "Oh ! le Polichinelle !" murmura Charlot, et Pierre avec un sourire de grand : "Moi, j'aime la locomotive !" Curieux, ils s'arrêtaient à la porte, pour voir les élus de ce paradis, quand une grosse voix de marchand bourru cria : "Circulez, petits fainéants !" Pierre saisit la main de Charlot et de nouveau ils allèrent... Pierre songeait : "Le bon Dieu pourtant nous laisse voir les étoiles, le soleil... Oh ! le méchant marchand !"



—Moi, j'aime la poire !

Devant une pâtisserie, nouvel arrêt. Le matin ils avaient mangé une croûte de pain—aumône. Ils admiraient les gâteaux, leurs petits nez rougis écrasés contre les vitres. Par le soupirail montait des cuisines une douce tiédeur parfumée de chocolat, des harmonies de friandises. "C'est bon !" murmura Charlot. —Quand je serai grand, dit Pierre, t'auras des gâteaux ; vois le rose, comme il est beau ! Moi, j'aime la poire !" et Charlot montra du doigt une tartelette où se dressait confite une poire incarnate. Ils voyaient entrer et sortir des gens pressés, les uns mangeaient quelques gâteaux, buvaient d'excellentes choses,—d'autres emportaient d'immenses paquets ficelés de rose ; la vue de cela durant longtemps enhardit Pierre : "Si je demandais un petit sou ! ce sera pour Charlot !" pensait-il.

Et, presque à voix basse, il murmura : "Un petit sou ! s'il vous plaît !" Mais tous passaient indifférents..., puis la foule se dispersa. Des flocons blancs mouchetaient l'air ; ils tombaient vifs, silencieux avec de cotonneuses caresses. "Il neige !" dit Pierre. "Fait froid, dit Charlot.—Serre-toi contre moi ! n'aie pas peur ; petit Jésus ne nous oubliera pas..." Le froid piquait ; la chaussée toute blanche déjà